

Préface

Myriam CHIMÈNES

Aujourd'hui encore on peut mais en vain chercher dans les histoires de la musique la mention du nom de Lucien Durosoir, contemporain de Ravel et de Stravinsky. Et pour cause : jusqu'il y a peu, son œuvre n'était pas éditée et en conséquence pas jouée ; quant à sa carrière d'interprète, elle n'était guère plus connue. Ainsi s'explique tout simplement la méconnaissance de ce musicien, violoniste virtuose à qui la Grande Guerre impose sa reconversion en un compositeur qui fait délibérément le choix de tenir son œuvre au secret. Cette monographie, la première à lui être consacrée, vient heureusement combler cette lacune et lui rendre ainsi justice.

L'histoire et l'existence même de Lucien Durosoir ont été révélées à la faveur de la publication en 2005 de sa correspondance avec sa mère pendant la Grande Guerre. C'est donc à son étonnante expérience de « poilu musicien » qu'il doit l'amorce de son passage à la postérité. Dans le même temps, l'édition progressive de ses œuvres a pu inciter des interprètes à commencer à les faire entendre.

Lucien Durosoir, dont la destinée est proprement extraordinaire, est une personnalité singulière, au parcours atypique. Formé en marge des sentiers académiques, il n'a jamais prétendu au moindre diplôme - après un bref passage au Conservatoire, il se voit exclu de cet établissement pour avoir fait preuve d'insolence vis-à-vis de son directeur, Ambroise Thomas. Il n'en poursuit pas moins ses études dans un cadre privé : l'écriture avec Charles Tournemire et Eugène Cools et le violon avec Henri Berthelier et André Tracol, ce qui lui ouvre les portes de l'orchestre Colonne dans lequel il occupe un temps une place de premier violon. Il quitte bientôt ce poste pour se rendre en Allemagne afin de parfaire sa formation auprès de Hugo Heermann, tout en bénéficiant des

conseils de Joseph Joachim. Puis, à partir des années 1900, il entreprend une carrière internationale qui le conduit à travers l'Europe et au cours de laquelle il s'illustre en particulier en favorisant la circulation des répertoires - on ignore trop souvent que c'est à lui que l'on doit notamment les premières auditions françaises des concertos de Brahms et de Strauss et la création à Vienne de la première Sonate pour violon et piano de Fauré.

La Première Guerre mondiale vient brutalement interrompre cette brillante trajectoire : âgé de 36 ans, il est mobilisé dès août 1914. Une année durant, il réussit à trouver dans le travail du contrepoint un dérivatif à l'enfer des tranchées. Puis la chance veut qu'il puisse former des ensembles de musique de chambre au service du général Mangin, grand amateur de musique, en particulier un quatuor dont font partie notamment André Caplet et Maurice Maréchal.

Alors qu'au sortir de la Grande Guerre, brisé par cette effroyable expérience, il s'appête à reprendre sa carrière d'interprète et à répondre à l'invitation de l'Orchestre symphonique de Boston à occuper le poste prestigieux de violon solo, il se trouve contraint à renoncer pour des raisons familiales - l'aggravation de l'état de santé de sa mère. Ce contretemps décide de sa seconde carrière, de compositeur.

S'il a travaillé l'écriture, Lucien Durosoir semble n'avoir jamais composé et têt décidé de privilégier le violon pour se lancer dans une carrière d'interprète. C'est paradoxalement à la faveur de la guerre qu'il s'est remis au contrepoint. Dès septembre 1914 cet exercice lui a fourni une forme d'exutoire - peut-être songeait-il déjà à l'hypothèse d'un abandon forcé de sa carrière de violoniste après le conflit ? La profonde amitié nouée avec Caplet joue en la matière un rôle déterminant et la possibilité de « causer de choses élevées » avec ce « drôle de professeur » lui apporte de toute évidence une salutaire bouffée d'air frais.

Après guerre, l'acte créateur sera réparateur. Désormais, Lucien Durosoir compose : près de quarante œuvres voient le jour entre 1920 et 1950, avec une césure notable sous l'Occupation. Pendant la Grande Guerre, il s'était acquitté de son devoir militaire. À son action pendant la Première Guerre mondiale répond son silence pendant la Seconde. Cette attitude remarquable mérite d'être soulignée. Resté dans sa maison des Landes, située en zone occupée, Lucien Durosoir renonce à la fois à jouer et à composer, ce dont témoigne son fils :

Dès l'armistice de 1940 signé, mon père avait décidé qu'il ne jouerait jamais pour les forces allemandes, c'était pour lui une question d'honneur. Or, n'ignorant pas que nombre de gradés de la Wehrmacht manifestaient un goût réel pour la musique, il avait dissimulé ses instruments derrière des piles de draps. Il s'était même astreint à cacher qu'il parlait parfaitement la

langue de Goethe. [...] Jusqu'à la Libération, il s'est scrupuleusement tenu à cette ligne morale de résistance passive.

Sa situation sociale et financière autorise certes Lucien Durosoir à rester marginal et solitaire. Il n'en est pas moins surprenant qu'il se montre si désintéressé et semble aussi peu préoccupé par la diffusion de son œuvre - seul son premier quatuor est dévoilé en 1922 dans une société de concerts réputée, la Société musicale indépendante. Selon son fils Luc, il « écrivait plus pour lui-même que pour les autres [...], estimant que le temps de son œuvre viendrait » et « il était persuadé que sa reconnaissance ne pouvait pas être immédiate ».

C'est incontestablement à son fils que Lucien Durosoir doit une reconnaissance posthume. En duo avec son épouse Georgie, Luc Durosoir a joué le rôle de passeur, interprète d'un père demeuré muré dans son silence et qui, sauf dans ses lettres de guerre, ne s'est jamais exprimé. Grâce à lui, la vie et l'œuvre de ce musicien ont été mises au jour. Appuyée sur la conservation et le classement des archives du musicien, son action s'est concrétisée successivement par la publication de sa correspondance pendant la Grande Guerre et par la création d'un site internet (www.durosoir.com) particulièrement riche, comportant en particulier le catalogue des œuvres et des partitions téléchargeables, fortement incitatives pour les musiciens.

Issu d'un colloque réuni à Venise en 2011, le bouquet de textes ici réunis confirme l'efficacité de son travail. Si les œuvres de Lucien Durosoir peuvent désormais être jouées, elles peuvent également être analysées, mises en perspective avec celles du passé comme avec la production contemporaine, ses goûts affichés et commentés dont témoignent également ses bibliothèques musicale et littéraire - son amour de la poésie mis en regard du faible nombre de mélodies composées n'est pas un des moindres paradoxes, même si les titres de certaines de ses œuvres le laissent transparaître.

Singularité et solitude ne signifient pas pour autant isolement et imperméabilité à la production contemporaine - alors que, fraîchement composées, les dernières œuvres de Debussy sont acheminées et interprétées au front, les réflexions de Lucien Durosoir au sujet de ce compositeur en particulier sont passionnantes. Demeuré éloigné des cercles parisiens dont il s'exclut volontairement, Lucien Durosoir ne s'inscrit véritablement dans aucun courant esthétique et conserve une indépendance farouche.

L'entretien que le fils du musicien, vecteur essentiel de transmission, accorde à Lionel Pons complète très heureusement ce volume d'études, confirmant que lorsque les archives sont muettes la mémoire orale peut jouer son rôle. On ne peut que saluer la démarche exemplaire de Luc Durosoir, gardien et passeur de

la mémoire de son père. Grâce à lui, Lucien Durosoir peut désormais occuper dans l'histoire de la musique la place qui lui revient.

© Myriam CHIMÈNES